

— Y a-t-il longtemps que vous demeurez à Montmartre ?

— Oh ! Monsieur, depuis la fin de la guerre du Tonkin.

— Vous avez été soldat ?

— Sergent, Monsieur, aux zouaves, en Afrique : c'était un beau régiment !

— Allons, c'est bien, mon ami. Ça suffit pour aujourd'hui. Je reviendrai vous voir, n'est-ce pas ?

— Quand vous voudrez, Monsieur le Curé.

Le père Jean Mathieu était un de ces troupiers qu'on appelle vulgairement les *vieilles culottes de peau*. Chevronné sur les deux bras, plusieurs fois rengagé, incapable de quoi que ce soit, à la sortie du régiment, complètement fini, il avait une toute petite retraite : elle ne lui suffisait pas et c'est dans la misère la plus noire qu'on le trouva, avant son entrée à l'hôpital. Il souffrait beaucoup et jurait de même.

Un jour qu'il empirait, la Sœur lui parla de se confesser.

— Ah ! diable, ma bonne Sœur comme vous y allez ! Vous me parlez là d'une affaire qui n'est pas facile.

— Et pourquoi donc ? Vous avez été élevé religieusement ?

— Pour ça, oui. Ma mère était une bien digne femme ; elle aimait beaucoup la religion, surtout saint Joseph. Souvent, quand j'étais enfant, elle me conduisit dans la chapelle ; un jour même elle acheta une médaille qu'elle passa à mon cou pour ma première communion ; j'avais onze ans, et je ne l'ai jamais quittée.

— Alors, mon ami, c'est saint Joseph qui vous a protégé et qui vous a amené ici. Avez-vous encore un peu prié depuis ce temps-là ?

— Oui, encore un peu. Mais je suis venu à Paris, presque aussitôt après ma première communion ; et vous savez ce que c'est, quand on est à Paris... on n'ose pas faire autrement que les autres.

— Priez-vous encore un peu à présent ?

— Je n'ai jamais oublié complètement mes prières : ma mère m'y avait tellement habitué que je ne me suis jamais couché sans... ah ! mais, je dis comme je sais.

— C'est bien, mon ami ! Je serais curieuse de vous entendre : dites, voulez-vous me réciter...